

Séminaire de préparation 2018 – 2019 – Mardi 4 décembre 2018.
La Relation d'objet et les structures freudiennes.

Leçon 7 Marc Darmon – Discutant : Sophie Dencausse.

Marc Darmon – Leçon VII. Avec la lecture de Julien Maucade la dernière fois, on a déjà une idée du traitement de la jeune homosexuelle par Lacan qui est assez complète. Dans cette leçon VII il va être question de l'homosexualité féminine que Lacan range parmi les perversions. C'est un peu choquant aujourd'hui de parler de l'homosexualité féminine comme d'une perversion. Il nous donne sa conception de la perversion à travers une conception très intéressante qu'il reprendra par la suite. Mais on ne voit pas le lien entre ce qu'il nous dit sur la perversion dans ce chapitre avec le cas de la jeune homosexuelle. Ce qu'il nous dit de très intéressant, c'est qu'à la suite de Freud on a présenté la perversion comme l'envers de la névrose, c'est une phrase de Freud qui a été exploitée et la perversion, ce serait quelque chose qui serait fixé aux pulsions partielles qui ne passeraient pas par l'Œdipe. Or Lacan nous montre que, tout au contraire, que c'est dans l'Œdipe que se dialectise cette perversion. Donc, la perversion c'est une des multiples possibilités de combinaisons, de permutations des places dans l'Œdipe. Alors, ça commence par un hommage inattendu à Mademoiselle Anna Freud de la part de Lacan, il nous dit « Sa technique, d'autre part, fut en quelque sorte *profondément modifiée*, et en ceci Mademoiselle Anna Freud rend hommage à quelque chose qui est comme un pressentiment de l'importance de la *fonction essentielle de la parole* dans le rapport analytique. » C'est quand même un hommage appuyé, il lui reconnaît avoir anticipé sur l'apport de Lacan, essentiel, surtout à cette époque, c'est-à-dire l'importance du langage, du champ du langage dans la technique psychanalytique. Alors, après avoir parlé d'Anna Freud Lacan va parler de Mélanie Klein. Il en parle comme à l'initiative « d[*e cette sorte de*] creuset de sorcière ou de devineresse au fond duquel s'agitent dans un monde imaginaire global, l'idée du contenant du corps maternel, tous les fantasmes primordiaux présents, et ceci en quelque sorte dès l'origine, et tendant à se structurer dans un drame qui paraît préformé, et pour lequel il faut susciter à tout instant le surgissement des instincts primordiaux les plus agressifs, pour faire en quelque sorte mouvoir la machine – nous ne pouvons pas ne pas à la fois être frappés par le témoignage d'une adéquation entre toute cette fantasmagorie et les données cliniques [...]. » Il trouve qu'il y a une adéquation avec ce que fait Mélanie Klein qui a pourtant une conception d'une construction de la réalité qu'il va critiquer. Plus loin on verra cette critique de la construction de la réalité comme hallucinée, qui ne correspond pas à ce qu'on pourrait s'attendre de la théorie qui pourrait être un peu plus précise, un peu plus juste ; ça va être un moment important de cette leçon. Ensuite il reprend la perversion, il développe un peu ce que je vous ai dit sur sa critique de la perversion comme négatif d'une névrose. Il va introduire la perversion par le fantasme, l'étude du fantasme : « On bat un enfant » dont il montre la série des transformations que Freud présente dans ce texte. Il y a trois étapes dans ce fantasme que Freud trouve assez souvent dans ses cures. Il y a une remarque d'Elisabeth de Franceschi que je trouve intéressante où elle nous dit que ça correspondait à peu près à l'analyse d'Anna Freud par son père et que ce n'est pas par hasard que les articles sur « La jeune homosexuelle » et « On bat un enfant » sont à peu près contemporains et sont peut-être en rapport avec l'analyse d'Anna Freud. Alors, ce fantasme « On bat un enfant » va subir des

transformations. Il se présente sous une forme désubjectivée quand il est avoué au psychanalyste. C'est-à-dire « on bat un enfant », le sujet va se réduire en un point. Si on pose la question au sujet : « où il est dans cette évocation du fantasme ? » Il est spectateur. Ça va être une transformation en plusieurs étapes. « On bat un enfant ». Le père bat un enfant ou l'instituteur bat un enfant que je déteste. Il bat un enfant que je déteste pour me faire plaisir, ensuite c'est moi qui suis battu et enfin une désubjectivation qui explique la forme du fantasme tel qu'il apparaît dans la clinique c'est-à-dire : un enfant est battu. Freud et Lacan nous disent que le père est difficilement identifiable dans le fantasme. Il est représenté par les adultes qui ont autorité. Ce que j'ai trouvé intéressant, il faudra revoir cela pour la préparation de nos journées d'hiver en janvier sur la perversion comme norme, est-elle notre norme? La perversion est-elle notre norme? Il va falloir revoir ce texte fondamental à la lumière de ce qui se passe aujourd'hui.

Julien Maucade – Tu me permets une remarque ? Il me semble que quand il reprend ce que dit Freud : la perversion est le négatif de la névrose, il nous dit : « [...] cela n'est pas une formule à prendre comme on l'a prise longtemps, c'est à savoir qu'il faudrait tout simplement entendre que dans la perversion, ce qui est caché dans l'inconscient quand nous sommes en présence d'un cas névrotique est là à ciel ouvert et en quelque sorte libre. » Il critique Freud mais il relie comme ça la perversion toujours à l'Œdipe parce qu'il veut introduire la fonction paternelle plus tard, pour la perversion.

Marc Darmon – Il va nous expliquer dans le cas de la jeune homosexuelle que ce n'est pas indépendant de l'Œdipe. C'est-à-dire que ce ne sont pas des pulsions inconscientes partielles qui se sont manifestées dans l'enfance et qu'il faut considérer l'enfant comme un pervers polymorphe. Ce sont ces pulsions infantiles qui se traduisent dans la réalité du fonctionnement du pervers adulte. Il y a eu un mécanisme œdipien, un scénario œdipien seulement il est un peu tordu par rapport au scénario œdipien classique. Je crois qu'en clinique dans les cas qui nous occupent, il s'agit toujours d'un Œdipe tordu. L'Œdipe pur, théorique on ne le rencontre jamais, il y a toujours des petites distorsions. « Freud nous dit qu'il [centre son étude] tout spécialement [sur] six cas, qui sont tous plus ou moins des névroses obsessionnelles, quatre femmes et deux hommes, et que derrière il a toute son expérience de tous les cas sur lesquels il n'a pas lui-même une aussi grande compréhension. Ainsi, [semble-t-il], il y a là une sorte de résumé, de tentative d'organiser une masse considérable d'expériences. »

Bernard Vandermersch – Il a eu la chance d'en rencontrer autant, je n'ai jamais rencontré de cas typiques comme cela pour jouir de l'imaginaire d'un enfant est battu. De battre quelqu'un, à la rigueur mais d'être battu ?

Valentin Nusinovici – D'être battu aussi mais subjectivement ?

Bernard Vandermersch – Oui, voilà mais cette idée d'être purement spectateur d'un enfant qui est battu et qu'il en ait rencontré autant de cas, ça m'étonne.

Marc Darmon – On battait peut-être plus souvent les enfants

Bernard Vandermersch – Oui, peut-être. On est quelques-uns assez vieux ici pour avoir connu la fessée...

Marc Darmon – Il y a là quelque chose d'important dans cette analyse du fantasme par Lacan. C'est page 199, il dit que cet « [écart] entre l'usage fantasmatisé ou imaginaire de ces images et leur formulation parlée. Déjà ce signal dans le comportement du sujet est quelque chose qui marque une limite : ce n'est pas du même ordre d'en jouer mentalement, ou d'en parler. »

Valentin Nusinovici – Parce que la culpabilité apparaît, dit-il, quand on parle, sinon c'est cool.

Marc Darmon – Si on est tout seul dans son coin à l'imaginer (VN – c'est cool.) Valentin [Nusinovici] dit que la culpabilité n'apparaît que lorsqu'on en parle, qu'on le confie au

psychanalyste. Le fantasme en question on peut en jouir dans son coin. Page 204, il dit « [...] la production fantasmatisée le fait éclater en le multipliant en mille exemplaires, et cela montre bien le caractère de désobjectivation essentielle qui se produit dans la situation primordiale ; et il reste cette objectivation, cette *désobjectivation* en tout cas radicale de toute la structure, au niveau de laquelle le sujet n'est plus là que comme une sorte de spectateur, [il est] réduit à l'état de spectateur ou simplement d'œil, c'est-à-dire ce qui caractérise toujours, à la limite et au point de la dernière réduction, toute espèce d'objet : il faut au moins, non pas toujours un sujet, mais un œil pour le voir – un œil : un écran sur lequel le sujet est institué. » Lacan reprend son schéma L à ce moment-là. Le « [...] schéma du *sujet*, de l'*Autre* et de la *relation imaginaire du moi du sujet* plus ou moins fantasmatisée, la relation imaginaire s'inscrit dans cette direction, et dans ce rapport [...] » spéculaire. Il nous dit « [...] nous nous trouvons [ici] en présence de quelque chose qui est une parole inconsciente, celle qu'il a fallu retrouver à travers tous les artifices de l'analyse du transfert, [et] qui est celle-ci : *mon père, en battant un enfant qui est l'enfant que je hais, me manifeste qu'il m'aime, ou : mon père bat un enfant de peur que je croie que je ne sois pas préférée.* » Dans l'analyse de ce fantasme on voit le rôle du transfert pour faire émerger cette phrase, parce que le fantasme se donne comme un scénario imaginaire, l'importance de l'image, ici dans l'analyse va faire découvrir au sujet cette phrase d'inconscient, cette phrase qui est restée dans l'inconscient, c'est-à-dire mon père en battant cet enfant que je hais m'aime, alors l'enfant que je hais, c'est le passage par le couple spéculaire.

Comment se présente-t-il ce fantasme ?

« Il se présente d'une façon qui porte en lui, encore très visible le témoignage des éléments signifiants de la parole articulée au niveau de ce *trans-objet*, si l'on peut dire, qu'est le grand Autre, le lieu où s'articule la parole inconsciente, le *Es* en tant qu'il est parole, histoire mémoire structure articulée.

La perversion, ou disons, pour nous limiter là, le fantasme pervers, a une propriété que nous pouvons maintenant dégager. Qu'est-ce que cette sorte de résidu, de réduction symbolique qui progressivement a éliminé toute la structure subjective de la situation, pour n'en laisser [émerger] que quelque chose d'entièrement [désobjectivé], et en fin de compte énigmatique qui [contient] la charge – mais la charge non révélée, inconstituée, non assumée par le sujet – de ce qui est au niveau de l'Autre comme structure articulée où le sujet est engagé ? Nous nous trouvons là au niveau du fantasme pervers, de quelque chose qui en a à la fois tous les éléments, mais qui en a perdu tout ce qui est signification, à savoir la relation intersubjective. C'est en quelque sorte le maintien à l'état pur de ce qu'on peut appeler là-dedans *des signifiants à l'état pur sans la relation intersubjective*, des signifiants vidés de leur sujet : une sorte d'objectivation des signifiants de la situation comme telle. »

Je trouve que ce n'est pas très éclairant sur la constitution du fantasme et le mécanisme qui se trouve à l'origine du fantasme pervers, c'est-à-dire vidage de tout ce qui concerne les relations intersubjectives et une réduction du sujet à son point le plus réduit.

« Nous touchons là du doigt comment se forme ce qu'on peut appeler *le moule de la perversion*, à savoir cette valorisation de l'image pour autant qu'elle reste le témoin privilégié de quelque chose qui, dans l'inconscient, doit être articulé, [et] remis en jeu dans la dialectique du transfert, c'est-à-dire dans ce quelque chose qui doit reprendre ses dimensions à l'intérieur du dialogue analytique. » Alors ça donne une idée de ce que se faisait Lacan du traitement de la perversion. On a affaire à un scénario figé, reposant sur l'image, essentiellement, où tout sujet est réduit, est chassé, et c'est dans ce que Lacan appelle le dialogue analytique, dans le transfert, que cette cristallisation, pourrait-on dire du fantasme, peut être re-dialectisée. On pourrait introduire du sujet pour re-dialectiser ce tableau figé qui constitue le fantasme pour soi. Vous savez comment cette perversion se constitue, je crois que Lacan en a déjà parlé avec cet arrêt sur image à la constitution du fétiche. Il parle d'un arrêt

sur image, c'est-à-dire à partir du phallus imaginaire de la mère, il y a un processus de déni qui consiste à fixer l'image la plus proche de la place supposée du pénis imaginaire de la mère et il y a un arrêt sur image, par exemple sur les chaussures, donc ce sera un fétichiste des chaussures, ou bien ce sera la petite culotte. Donc c'est quelque chose dans le mouvement de recherche de l'enfant, de recherche quant à l'existence de ce phallus imaginaire de la mère, en quelque sorte le processus signifiant va s'interrompre va être bloqué sur une image qui va réunir tout ce que cette recherche transportait, va être débordée par le désir. Voilà donc grossièrement comment se constitue le fétiche.

Alors Lacan va parler plus loin de processus de castration chez la fille et chez le garçon qui vont attraper ça différemment selon qu'il s'agit d'un enfant mâle qui a réellement le phallus et l'enfant qui ne le possède pas c'est-à-dire pour l'enfant femelle, dit Lacan.

« Pour l'enfant femelle c'est très précisément en tant qu'elle ne le possède pas qu'elle va être introduite à la symbolique du don, c'est-à-dire que c'est en tant qu'elle phallicise la situation – c'est-à-dire qu'il s'agit *d'avoir ou de n'avoir* pas le phallus – qu'elle entre dans le complexe d'Œdipe, alors que ce que nous souligne Freud, c'est que pour le garçon ce n'est pas par là qu'il y entre, c'est par là qu'il en sort. C'est-à-dire qu'à la fin du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire au moment où il aura réalisé sur un certain plan la symbolique du don il faudra qu'il fasse don de ce qu'il a, alors que si la fille entre dans le complexe d'Œdipe, c'est pour autant que ce qu'elle n'a pas, elle a à le trouver dans le complexe d'Œdipe ; mais ce qu'elle n'a pas, parce que nous sommes déjà au niveau ou au plan où quelque chose d'imaginaire entre dans une dialectique symbolique, ce qu'on n'a pas est simplement quelque chose qui est tout aussi excitant que le reste, et qui est marqué du signe moins. Simplement elle entre donc avec ce *moins*. »

Lacan reprend cette symbolique du don à travers son traitement de la frustration, on verra plus loin comment il parle de la frustration qui renverse toute la conception qu'on peut se faire de la frustration de façon populaire. C'est-à-dire qu'il nous dit que la frustration de la jouissance de l'objet n'est rien, c'est la frustration du don d'amour qui importe et il va appliquer cette conception à l'analyse de la jeune homosexuelle. Vous connaissez l'histoire où je vous la rappelle ? Alors c'est une jeune fille qui est amenée à Freud à la suite d'une tentative de suicide, elle a sauté du pont du chemin de fer, et dans des circonstances très particulières puisque cette jeune fille était en compagnie de la dame, une femme dont elle était amoureuse, d'un amour où elle se conduisait comme un homme et le couple rencontre, fortuitement, le père de la jeune fille. C'est sous le regard du père, elle se fait rejeter par la dame qui lui dit : « Puisque c'est ainsi je ne te reverrai plus, parce que c'est trop scandaleux finalement, ton père nous a vues. On ne doit plus se voir. » Et la jeune fille va sur le champ se suicider. C'est donc dans ces circonstances que les parents amènent cette jeune fille chez Freud.

Lacan reprend l'analyse de la jeune homosexuelle qui s'étendra sur plusieurs séminaires, plusieurs leçons traitent de cette question en utilisant le schéma L, [Fig. VII – 2, p. 217] comme Julien Maucade l'a montré la dernière fois. C'est-à-dire que dans la phase initiale, cette jeune fille, nous dit-on, à l'âge de la puberté s'occupait d'un petit enfant d'amis ou de la famille je ne sais plus, c'est-à-dire jouait à la petite maman, elle avait une position de mère imaginaire en tant que sujet, s'occupant d'un enfant réel, ce qui répondait au vœu inconscient d'avoir à s'occuper d'un enfant du père, mais un enfant que lui aurait donné le père, c'est-à-dire un enfant sous forme de pénis imaginaire ou de phallus imaginaire. Ce que Freud décrit comme le retournement, le renversement de cette position c'est la naissance d'un petit frère. Alors la naissance d'un petit frère, vous me direz mais elle aurait très bien pu s'occuper de ce petit frère comme d'un enfant imaginaire, mais non pour elle c'est du réel. C'est un enfant réel que le père a donné non pas à elle mais à sa mère, c'est ce qui crée un retournement de la structure œdipienne qui était là mise en place. C'est-à-dire que le père, de symbolique en grand A, devient un père imaginaire à la place du Moi. C'est-à-dire elle va s'identifier au père

imaginaire, elle aura comme objet, toujours dans l'axe imaginaire, la dame qu'elle va aimer d'un amour véritable, c'est-à-dire d'aimer au-delà de l'objet, ce qui lui manque, et ça va tenir jusqu'au moment où elle rencontre ce père dans sa promenade avec la dame en question. Voilà je vais m'arrêter là.